

ALBERT
SCHWEITZER



**RESPECT ET
RESPONSABILITÉ
POUR LA VIE**

ARTHAUD POCHE
LES FONDAMENTAUX DE L'ÉCOLOGIE

Respect et responsabilité
pour la vie

Albert Schweitzer

Édition présentée par Jean-Paul Sorg

Respect et responsabilité
pour la vie

ARTHAUD POCHE

LES FONDAMENTAUX DE L'ÉCOLOGIE

© Flammarion, Paris, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-7639-4

Avant-propos

En amont de l'éthique du « respect de la vie », qui s'énonce comme un commandement : « Tu respecteras toute vie », il y a chez Schweitzer une expérience, une émotion, philosophique ou religieuse, mystique, qui s'éclaire et se condense dans la formule *Ehrfurcht vor dem Leben*. De là à l'idée de « respect de la vie », on change de langue et de registre. On descend par un dénivelé d'une expression chargée de religiosité à une expression, qui s'est banalisée et affadie, du vocabulaire de la morale.

Le mot *Ehrfurcht*, qui peut recevoir d'autres objets que la vie, comme Dieu, la nature, le cosmos, l'homme, l'humanité, associe *ehren* (honorer, vénérer) et *fürchten* (craindre). C'est un sentiment qu'on éprouve devant le sacré, que l'homme, sujet subjugué, éprouve devant une réalité tellement plus grande que lui, qui l'environne, l'englobe et du coup le relativise. C'est un tel sentiment qui a ravi Schweitzer, il le raconte, un soir de septembre 1915, sur le fleuve Ogooué, dans la lumière déclinante du

soleil couchant, à la vue d'un troupeau d'hippopotames qui se dispersait à l'approche du bateau. Soudain, oh !, ah !, cette exclamation : *Ehrfurcht vor dem Leben*, mélange de vénération et de crainte, de stupeur et d'émerveillement, d'horreur peut-être, horreur du sacré, devant la vie, le phénomène énigmatique de la vie présent là dans ces bêtes curieuses, incongrues, énormes, indifférentes ou menaçantes, sans grâce à nos yeux et dont les hommes ne sauraient que faire. Pourtant, elles sont là, « chevaux du fleuve », elles existent et de ce fait leur existence est justifiée « quelque part » et si la leur est « justifiée », la nôtre doit l'être également, non ?

Au milieu de la tempête l'Éternel dit à Job : « Voici l'hippopotame à qui j'ai donné la vie comme à toi » (Job 40, 10). Et il lui énumère ses différentes caractéristiques, étranges, monstrueuses, merveilleuses, qui surpassent l'imagination humaine. À ce Job qui se plaint, qui se permet de dénoncer l'absurdité de la création, l'Éternel démontre que lui, petit homme, n'est pas la mesure des choses et qu'il ne lui convient pas de juger. Jusqu'à ce qu'enfin Job « s'écrase » et du même mouvement se libère, demande grâce, rende grâce, en reconnaissant : « Oui, j'ai parlé, sans les comprendre, de merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas » (Job 42, 3).

Théodore Monod qui fut le premier à rapporter en français la scène des hippopotames et du philosophe, dans une émission de la France libre sur Radio-Dakar en 1941, et qui par la suite la rappela souvent à ses interlocuteurs, laissait entendre qu'il

aurait préféré au mot « respect » le mot « vénération » ou l'expression « révérence à la vie », qui paraît calquée sur l'anglais *reverence for life*¹. Il avait parfaitement intégré l'idée fondamentale de son ami, protestant de tendance libérale comme lui, élevé comme lui au presbytère, dans le même esprit de l'exigence évangélique ; on peut dire qu'il fit entièrement sienne la pensée du respect de la vie, qu'il la développa librement, l'ouvrant sur l'islam – ou ouvrant l'islam sur elle –, et qu'il en fit l'axe de sa propre existence et de ses engagements écologistes et pacifistes². « Respect de la vie » n'est pas une

1. *L'Hippopotame et le philosophe*, première édition chez Juillard en 1946, dernière édition chez Actes Sud, 1993. *Révèrence à la vie*, conversations avec Jean-Philippe de Tonac, Grasset, 2000. Dans son *Dictionnaire humaniste et pacifiste* (Arthaud Poche, 2017), Schweitzer est cité et discuté plusieurs fois. Sous « Hiroshima », on lit que « le mot de respect peut paraître banal en français » et que « Schweitzer a en fait parlé, en allemand, de *Lebens Ehrfurcht* », qui doit se traduire par « révérence devant la vie ». De fait, l'expression correcte est en quatre mots *Ehrfurcht vor dem Leben*.

2. Dans *Théodore Monod, une vie spirituelle*, Actes Sud, 2004, Nicole Vray présente Monod comme un « disciple du médecin de Lambaréné », pour lequel « ni la torture d'un homme, ni la cruauté à l'égard d'un animal, ni même l'inutile destruction d'une plante ne sont de simples et acceptables bavures ; ce sont des délits caractérisés contre la morale ». Nicole Vray indique que Monod a rencontré Schweitzer à Dakar, ce qui n'est pas juste. Ils se connaissaient de longue date. Confusion sans doute de sa part avec le fait que Monod a parlé publiquement pour la première fois de Schweitzer sur les ondes de Radio-Dakar en 1941.

traduction satisfaisante de « *Ehrfurcht vor dem Leben* », mais il n'y en a pas de meilleure ! Avec « vénération » à la place ou « révérence », nous restons dans le sentiment religieux et, au lieu de le faire éclore dans l'éthique, nous le poussons dans une obligation de la louange, une pratique culturelle. À genoux, rendons grâce au Seigneur...

Or, Schweitzer voit dans le phénomène de la vie non seulement les merveilles, les grâces, mais aussi les horreurs, les cruautés, la nécessité où se trouvent les vivants de dévorer d'autres vivants pour vivre, se nourrir, se reproduire et se développer. Nous ne comprenons pas cette « logique du vivant » (François Jacob¹) – plus exactement dit, nous en comprenons quelque chose, intellectuellement, par les observations et les analyses scientifiques, nous dévoilons quelques mécanismes, mais pourquoi tout ça, à quelle fin et que faisons-nous là-dedans ? Pourquoi ces formes-là de vie et pas d'autres ? Pourquoi de la vie et pas rien ?

Abyssale contingence. Pas de grâce. Pas de justification. Le cœur, rempli à la fois d'admiration et d'effroi, s'ouvre ou se ferme. Deux attitudes (deux éthiques) sont possibles, deux sensibilités. Tu choisiras l'être ou le non-être.

À la vue d'une racine de marronnier qui s'enfonce dans la terre sous le banc du Jardin public, Roquentin (Sartre) est pris de *nausée*, se sentant bizarrement de trop, être vivant sans raison au milieu d'une

1. François Jacob, *La Logique du vivant*, Gallimard, 1970.

multiplicité d'êtres vivants sans raison¹. Devant ce même phénomène banal et pourtant énigmatique de la nature, une racine puissante, noire et noueuse, qui « s'enfonce dans la terre » – ou qui en sort –, quelqu'un comme Schweitzer aurait été, au contraire, émerveillé et serait resté songeur, voyant là une réalité qui illustre la puissance et l'obstination de la vie, du vouloir-vivre, du vouloir-croître, qui lui est inhérent. Dans une sorte de communion ou simplement par analogie, par raisonnement, l'homme se comprend lui-même comme tel, comme vivant, comme un être qui veut vivre, parmi une infinité d'êtres, autres et mêmes, qui pareillement veulent vivre. Un bon sens élémentaire, la sagesse, la santé, disent : oui, oui à la vie, merci la vie !

Pour Sartre (Roquentin), allez l'expliquer, c'est non, c'est une sensation de dégoût, de fatigue. Peut-être parce qu'il se trouve dans un état dépressif ou qu'il se peint dans un tel état et qu'il force le trait, qu'il écrit un roman ! L'existence n'est pas une énergie, une pulsion, une volonté. C'est « un fléchissement », une somnolence, une digestion. « Toutes ces somnolences, toutes ces digestions prises ensemble offraient un aspect vaguement comique² », saugrenu en tout cas... L'homme là-dedans, ou en face, se perçoit comme étant de trop, autre, étranger à la vie, ou c'est la nature proliférante autour de lui qui est de trop. Il se redresse et décide dans son orgueil :

1. Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Folio, p. 182.

2. *Ibid.*, p. 180.

Ni Dieu ni nature! Il n'y a que des hommes... « L'homme est la mesure de toute chose » et se destine à maîtriser toute chose. Retour à la sophistique d'un Protagoras. Reniement de l'esprit originel de la philosophie. Humanisme étourdiment anthropocentrique. Une folie de la grandeur, aux conséquences délétères. Tout est permis alors vis-à-vis des êtres et des ressources (« trésors ») de la nature. Une exploitation sans merci. Une domination totale, la plus totale possible, qui autorise toutes les destructions jugées profitables.

Quelle polarité, quelle belle antithèse, c'en est presque amusant, entre ces deux, Sartre et Schweitzer ! Deux sensibilités, deux éthiques opposées. Avec ça on sait qu'ils étaient cousins germains. Contingence : la maman de Poulou, Anne-Marie, était une cousine d'Albert Schweitzer, la fille de son oncle Charles, dit Karl, frère aîné de son père, Louis Schweitzer, le pasteur de Gunsbach. Anecdote, légende familiale : il arriva au cousin Albert, de visite à Paris pour ses concerts, de promener le petit Poulou dans une poussette au jardin du Luxembourg. Plus tard, Jean-Paul Sartre appelait cavalièrement son petit-cousin « l'oncle Albert », d'où des confusions.

Les sensibilités se forment dans l'enfance. Poulou a grandi dans un appartement à Paris, « au milieu des livres », écrira-t-il. On le laissait vagabonder dans la bibliothèque, où il donnait l'assaut à la culture. « C'est ce qui m'a fait¹. » Adulte, se souvenant, il

1. Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Folio, p. 44.

avouera qu'il n'a rien connu de « la douce déraison des enfances paysannes¹ ». Mais c'est sans regret. Il affirmera toujours son « horreur de la chlorophylle ». Roquentin ne voulait pas sortir de la ville, parce que si on s'aventure trop loin « on rencontre le cercle de la végétation. La Végétation a rampé pendant des kilomètres vers les villes. Elle attend. » Panique eschatologique. « Quand la ville sera morte, la Végétation l'envahira². »

Albert Schweitzer a grandi dans un petit village de la vallée de Munster, à la campagne, dans la proximité des bêtes, des chiens, des chevaux, des vaches. « Un jour, on me crut mort. Mais le lait de la vache de notre voisin Léopold et l'excellent air de Gunsbach firent des prodiges³. » Son plaisir, sa liberté, était de vagabonder dans la forêt ou dans le vignoble, accompagné de son chien Phylax. Les enfants du pasteur poussaient avec les enfants des paysans « comme des églantiers ». Quand il dut quitter le village et habiter à Mulhouse, pour ses études au lycée, il souffrit beaucoup « d'être séparé de la nature⁴ ».

Au génie de Sartre il revenait de développer et de représenter un pur humanisme, pour lequel « il n'y a pas d'autre univers qu'un univers humain⁵ ». Au

1. *Ibid.*

2. *La Nausée*, p. 218.

3. Albert Schweitzer, *Souvenirs de mon enfance*, AISL, 2017, p. 26.

4. *Ibid.*, p. 56.

5. Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, 1970, p. 93.

génie de Schweitzer il revenait de développer une éthique du respect pour toute vie et de l'appliquer.

Les moustiques

« Il y a un rond de soleil sur la nappe en papier. Dans le rond, une mouche se traîne, engourdie, se chauffe et frotte ses pattes de devant l'une contre l'autre. Je vais lui rendre le service de l'écraser. Elle ne voit pas surgir cet index géant dont les poils dorés brillent au soleil.

— Ne la tuez pas, monsieur ! s'écria l'Autodidacte.

Elle éclate, ses petites tripes blanches sortent de son ventre ; je l'ai débarrassée de l'existence. Je dis sèchement à l'Autodidacte :

— C'était un service à lui rendre¹. »

Cynisme, fureur tranquille de Roquentin (Sartre), gratuité d'un geste commandé par l'ennui et, dirait-on, la liberté du pourquoi pas. Pourquoi ne tuerais-je pas ? Je le peux, je le fais. Et le pauvre Autodidacte, personnage présenté comme pitoyable, constamment moqué par Roquentin, d'apparaître en défenseur, évidemment ridicule, de la vie. En garçon sensible, du type de ceux que les virils méprisent dans les cours de récréation. Être viril, c'est dominer, c'est frapper quand on veut, c'est pouvoir tuer.

« Seul et sans avenir dans une minute croupie, un enfant demande des sensations fortes à l'assassinat ;

1. *La Nausée*, p. 147.

puisqu'on me refuse un destin d'homme, je serai le destin d'une mouche. Je ne me presse pas, je lui laisse le loisir de deviner le géant qui se penche sur elle : j'avance le doigt, elle éclate¹... »

Ainsi Poulou. Devenu grand, il fera l'éloge de la violence révolutionnaire, donnera en exemple les combattants qui « puisent dans la violence leur humanité² ».

Son cousin Albert a raconté plusieurs fois dans quelles circonstances il avait vaincu en lui la peur de paraître sensible, faible, efféminé donc, face à des camarades qui tiraient sur les oiseaux à la fronde, empalaient des vers sur les hameçons et déchiraient la bouche des poissons. Lui, devenu grand, prendra le soin d'enlever du goudron un ver qui y agonisait au soleil et de le « sauver » en le déposant dans l'herbe du talus. Il nous adjure : ne craignez pas de faire sourire de votre sentimentalité. Quand il travaillait la nuit à son bureau en été, il préférait laisser la fenêtre fermée, quitte à étouffer un peu, plutôt que de laisser les insectes roussir leurs ailes contre sa lampe.

En Afrique, il lui arrivait de tuer des moustiques qui tournaient autour de sa lampe à pétrole. « En Europe, je ne l'aurais pas fait, même s'ils n'avaient cessé de m'importuner. Mais ici où ils répandent la forme la plus dangereuse de la malaria, je me donne

1. *Les Mots*, p. 207.

2. Préface à Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Maspero, 1961, p. 21.

le droit de tuer, bien que je déteste le faire¹.» Sur les chantiers de construction de l'hôpital, il étonnait les travailleurs noirs quand il prenait la peine de sortir d'un trou, avant d'y planter un poteau, les fourmis qui s'y étaient égarées.

Ce ne sont pas de grandes actions écologiques de « protection de la nature », ce sont de petits gestes insignifiants, mais qui symbolisent un autre rapport au monde que celui de la domination ou de la négligence. Ils témoignent d'une empathie de vivant à vivant, d'un souci pour la vie, qui est spontané ou procède d'un ordre de la raison, adouci en amour raisonné.

Le vouloir-vivre naturel, réalité biologique, ou instinct de vie, pulsion de vie, le *Lebenstrieb* freudien (la libido !), se réfléchit – et se sublime – dans le cœur et dans la raison de l'être humain en un oui, oui à la vie (*Lebensbejahung*), en un consentement éclairé qui peut être mesuré, qui peut aussi être joyeux et s'exprimer dans le chant, la danse, la musique, la fête. Puissance d'Éros.

S'il y a l'un, il y a l'autre également, son contraire. A et non-A. Au commencement, la contradiction ! Ce vouloir-vivre, cette énergie des désirs, peut se renverser, se retourner, se corrompre dans les cœurs et aboutir à des conclusions morales et religieuses, ou philosophiques, qui disent non, non à la vie

1. Lettre à Jack Eisendraht, 4 mai 1951, in *Albert Schweitzer, Leben, Werk und Denken mitgeteilt in seinen Briefen*, Verlag Lambert Schneider, Heidelberg, 1987.

(*Lebensverneinung*). Puissance de Thanatos. La négation se positive en pulsion de mort (*Todestrieb*). Mort pour soi, extinction, repos, vide, nirvana. Ou pulsion meurtrière dirigée contre les autres, destruction, violence.

Les deux pulsions habitent le cœur de l'homme et s'y battent ou se neutralisent, s'équilibrent, ou l'une domine et refoule l'autre.

Longtemps on a pensé, en se basant sur son témoignage dans *Ma vie et ma pensée*, que Schweitzer avait pour la première fois perçu ces mots *Ehrfurcht vor dem Leben* en septembre 1915, que ce fut une sorte d'apparition quasi mystique, ces mots lui « apparurent », a-t-il écrit. Il insistait : jamais jusqu'ici il n'avait pressenti ni cherché une telle formule. Et lyrique, métaphorique, il exalte sa découverte : « La porte d'airain avait cédé », la piste à travers le fourré était dégagée. (Nous sommes en Afrique équatoriale, dans la forêt vierge !) Il eut la certitude – fulgurante – que ces mots, traduits en français par « respect de la vie », ouvraient la voie à une nouvelle éthique dont la civilisation moderne avait besoin pour se guérir et se reconstruire.

Il a fallu la publication posthume, en 1998, des *Straßburger Vorlesungen*, le volume des cours qu'il avait donnés pendant dix ans, de 1902 à 1912, comme maître de conférences à la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg, et il a fallu dénicher dans une masse de sept cents pages un de ses derniers cours, celui du 13 février 1912, pour qu'on apprenne qu'en fait la formule magique *Ehrfurcht vor dem Leben* s'y trouvait... déjà, qu'elle

avait émergé du flot d'un cours sur les rapports entre science et religion et que non seulement le mot y était, il aurait pu y être par hasard, par accident, jeté en passant, mais tout le développement, condensé sur une page, des idées principales d'une éthique du respect pour toute vie.

Nul doute que Schweitzer avait été sincère en racontant la scène initiale, primitive, avec les hippopotames et tout le décor africain, dans son autobiographie de 1931. Il avait oublié tout simplement la première fois, la première expérience. Ces trous noirs de la mémoire ne sont pas rares.

La différence intéressante qu'on remarque, c'est qu'ici, dans la salle de cours, pas d'intuition, pas de fulgurance, mais une déduction, un discours rationnel purement philosophique. Après une présentation des théories de l'évolution selon Lamarck et Darwin et une réflexion épistémologique approfondie sur les sciences de la nature qui n'élucideront jamais, quel que soit le progrès constant des connaissances, le mystère que demeure pour notre esprit le phénomène de la vie dans son unité et son infinité, sa prodigieuse diversité. « De là », du constat de notre ignorance, de ce « je ne sais pas », « je sais seulement que je ne sais pas », un état de sidération, un acte mental de considération... De là (*daher*) *die Ehrfurcht vor dem Leben*. Et serait-on capable demain de maîtriser et de reproduire un certain nombre de mécanismes biologiques, de fabriquer des organes artificiels, de l'intelligence artificielle (IA) et de construire des robots qui peupleront notre quotidien,

qu'est-ce qui manquera toujours, et heureusement, qu'est-ce que les hommes, si « augmentés » qu'ils soient et si rapides en calcul, ne pourront pas produire ? La vie même, le miracle (oui) de la vie, la volonté, le pur vouloir-vivre, qui habite, qui anime tout vivant, depuis les bactéries et les amibes jusqu'aux pieuvres et baleines, jusqu'aux primates, jusqu'aux hominidés. Je suis vivant, je suis vie, vie qui veut vivre, au sein de myriades de vies qui veulent vivre. Voilà le nécessaire axiome que le philosophe pose pour finir et pour commencer.

Il s'en déduit qu'en toute logique l'être humain n'a pas de droits particuliers sur les autres vivants, pas de privilèges. Il n'est pas seigneur, il n'est pas un *self made being*, il ne s'est pas fait, l'être (la vie) lui a été « donné » (il n'y a pas d'autre mot) comme à tous les vivants, quels qu'ils soient, quels que soient leur état, leur position dans les chaînes, les enchaînements de l'évolution. Regardons cette réalité – cette vérité – en face : l'existence de l'homme n'est ni plus ni moins justifiée que celle d'un lézard, d'une tortue, etc.

Seule conclusion rationnellement soutenable : les êtres humains ont à partager la biosphère, qui est le monde, avec tous les êtres qui la peuplent, ils doivent s'appliquer à partager équitablement, à reconnaître à chaque être la place qui lui revient de fait et la ménager, la protéger si besoin.

Au principe de respect de la vie, qui découle de la conscience d'exister comme un vivant, parmi une infinité d'« autres » vivants, répétons-le, se joint

immédiatement un principe de responsabilité de l'homme envers tout ce qui vit, la nature, l'humanité, la planète. Comme il a acquis les moyens de détruire et qu'il détruit effectivement « à tour de bras », comme il détruit de plus en plus à mesure que sa puissance de feu s'accroît monstrueusement (c'est le processus du progrès), il a le devoir (la responsabilité) de réparer, de sauver ce qui peut l'être, de sauvegarder, de replanter (les forêts), de reconstituer (les zones humides), de régénérer (les eaux des sources et des fleuves). Il lui faut expier ses fautes – ses innombrables crimes –, par des actions réparatrices et de charité infinie. (Comme les missionnaires éducateurs et les médecins humanitaires expient les crimes – conquête par les armes et pillages, alcoolisme et exploitation forcenée – de la civilisation blanche chrétienne dans les colonies.)

C'est un devoir conditionné et en même temps un devoir inconditionnel. Conditionné parce que l'être humain a intérêt à l'accomplir de son mieux s'il veut se sauver, sauver l'humanité, lui ouvrir un avenir. Sa survie est en jeu. Il est minuit moins une. La maison brûle. Inconditionnel, en tant qu'il obéit sans calcul d'intérêts au pur principe du respect de la vie.

Dans tous ses essais maintes fois, inlassablement recommencés de fonder le principe du respect de la vie sur la raison commune, l'entendement commun, « chose du monde la mieux partagée », foi de philosophe, Schweitzer en arrive chaque fois, dans la logique dialectique du discours, à le compléter par le principe de responsabilité, une *responsabilité sans*

frontières, « élargie à l'infini envers tout ce qui vit ». La morale ne s'épuise pas dans l'attitude du respect, en soi simple retenue, abstention de nuire, elle pourrait même s'y endormir ; elle se réveille et s'active dans l'idée de responsabilité comprise désormais comme signifiant le destin de l'être humain, sa croix et sa chance de rédemption.

Quand en 1979 nous avons tout de suite à sa sortie en Allemagne pris connaissance du livre de Hans Jonas, *Das Prinzip Verantwortung*¹, alertés par le titre, nous avons été quelques-uns parmi les schweitzériens à nous étonner que l'auteur ne mentionne pas une seule fois la pensée de Schweitzer, qu'il ne la salue pas au moins, si évidente apparaissent sa proximité avec elle, la convergence des deux éthiques. Historiquement, Schweitzer avait bien avant Jonas énoncé clairement un principe universel de responsabilité et l'avait présenté comme un nouveau pacte – une nouvelle alliance – à établir entre les hommes et la nature, le monde naturel vivant (*die Lebenswelt*, comme disait Husserl).

Rapide historique de la notion. En 1919, tirant un premier enseignement moral et politique de la catastrophe qu'ont été les quatre ans et demi de guerre mondiale, le sociologue (ou *Kulturphilosoph*) Max Weber avait contré les éthiques de conviction (les idéologies) par une éthique de responsabilité (*Verantwortungsethik*), dont il attendait qu'elle

1. Insel Verlag, Frankfurt am Main, 1979. En français, *Le Principe responsabilité*, Éditions du Cerf, 1990.

génère une vertu essentielle pour les temps à venir, la responsabilité justement. Trois éthiques majeures de la responsabilité ont infléchi ensuite la pensée européenne du xx^e siècle. Elles ont pour auteurs Albert Schweitzer, Emmanuel Levinas et Hans Jonas. Celle de Schweitzer est la plus ancienne. Esquissée dans un cours de théologie en 1912, élaborée en 1915 et 1916, entre Lambaréné et le Cap Lopez, dans un long écrit philosophique abandonné aux archives, *Wir Epigonen*, exposée en 1919 dans quelques sermons à l'église Saint-Nicolas de Strasbourg et en 1920 dans des conférences en Suède, à l'université d'Uppsala, elle a débouché sur un livre en 1923, *Kultur und Ethik*, publié chez C.H. Beck à Munich.

Dans *Éthique et infini*¹ Emmanuel Levinas parle de la responsabilité comme de « la structure essentielle, fondamentale, de la subjectivité », elle est irrécusable et infinie (« Nous sommes responsables de tout et de tous, et moi plus que tous les autres »), mais il la cantonne au champ humain, à l'intersubjectivité, de visage à visage, il ne se soucie pas de l'étendre au rapport des êtres humains avec les vivants, avec « la nature ». Son humanisme sublime est un idéalisme, il se détourne de la problématique écologique, en tout cas ne l'affronte pas.

Effrayé par les effets ravageurs du progrès des techniques industrielles, qui font de l'aventure humaine un péril pour la nature, la vie sur la planète, Hans Jonas en est venu à opposer la lucidité et le

1. Fayard, 1982.

courage d'un impératif de responsabilité aux utopies et au messianisme révolutionnaires sanctionnés, sanctifiés en 1949 par le *Principe Espérance* d'Ernst Bloch. Il ne s'agit plus, pour le dire avec les mots d'Albert Camus, de « refaire le monde », d'en construire un nouveau, à notre guise, selon nos archaïques rêves de puissance et de maîtrise ; il s'agit maintenant d'empêcher plutôt que le monde donné ne se défasse.

L'appel de Jonas à la responsabilité écologique, qui a été entendu d'un large public et de quelques importants « responsables » (présidents, ministres), a peut-être marqué un tournant et signifié la nécessité d'un tournant pour « une politique de la civilisation ». Ses analyses documentées de la situation ont touché les consciences inquiètes des contemporains déjà alertés par des accidents industriels et des pollutions massives, des marées noires à répétition, et mobilisés contre le péril atomique, la course aux armements et les centrales électronucléaires. Le sens de la responsabilité globale (nous sommes tous embarqués, tous consommateurs) nous enjoint des comportements nouveaux, à rebours : la modération, la sobriété, le renoncement, les sacrifices, non plus se servir de la nature sans vergogne, mais la servir, la ménager, la respecter donc.

En schématisant, on pourrait dire que Hans Jonas part du principe de responsabilité pour arriver, comme à une conséquence, à un principe (une éthique) de respect du vivant. Tandis que Schweitzer suit un mouvement inverse et se montre, d'une certaine façon, lui

surtout connu comme médecin et comme pasteur, plus philosophe que Hans Jonas, plus tourmenté, plus exigeant dans la recherche d'un fondement universel et intelligible de l'éthique. Ce fondement est dans la conscience humaine. Ce n'est pas la compassion, un sentiment trop étroit, trop passif et trop intermittent pour induire à lui seul une pratique soutenue de secours moral. De même, pour Jonas « la compassion à elle seule ne fonde aucune éthique¹ ». Sur ce point, les deux philosophes sont d'accord. Mais Schweitzer, conviction ou illusion philosophique, tient à faire sourdre toute l'éthique du sentiment, que chacun (chaque être pensant) éprouve, de la nécessité logique de respecter la volonté de vie dans tous les vivants comme on la respecte en soi. Un « sentiment » de nécessité logique (littéralement, en allemand, de *Denknotwendigkeit*) ? Un « sentiment de la raison », qui met un signe d'égalité entre tous les vivants en tant qu'êtres qui veulent vivre et sont justifiés de vivre ? Une équation, plutôt que la compassion ? Fondement fragile, ténu, mais indestructible. La compassion repose au fond sur une équation ? « Soi-même comme un autre » (Paul Ricœur²). *Tat tvam asi*: cela est toi (les Upanishads).

Durant quatorze ans, de 1931 à 1945, Albert Schweitzer a travaillé à un tome 3 de sa *Kultur-*

1. Hans Jonas, *Une éthique pour la nature*, Arthaud Poche, 2017, chapitre VI.

2. Son livre *Soi-même comme un autre* a paru aux Éditions du Seuil en 1990.

philosophie, Die Weltanschauung der Ehrfurcht vor dem Leben, au milieu de toutes ses autres activités, sans parvenir à maîtriser et à terminer les manuscrits qui en s'accumulant formaient un ensemble désespérément « chaotique », selon son propre aveu. Publication posthume de mille pages, en deux volumes, parue chez C.H. Beck en 1999-2000.

La contradiction déchirante entre l'éthique fondée du respect de la vie, l'éthique en général d'ailleurs, et ce que nous pouvons connaître de l'état et du devenir du monde paraît insurmontable : il faut s'y résigner et vivre quand même, aimer quand même la vie et la servir de son mieux, s'abstenir au maximum de nuire (de faire souffrir et de tuer) et s'efforcer autant qu'on peut d'aider, de secourir les êtres vivants en détresse et de favoriser l'épanouissement de tous. Que chaque être puisse vivre sa vie en coexistence et, si c'est approprié, en solidarité avec les autres. La certitude éthique est entière, quand même le sens de la vie et du monde, qui nous semble si mal fait, reste incertain.

Ne réussissant pas à accorder l'éthique du oui à la vie et du respect de la vie à une *Weltanschauung* compatible avec le savoir scientifique moderne, Schweitzer se résout à l'attacher à une mystique. (Il hésitait entre deux titres possibles : *Die Weltanschauung der Ehrfurcht vor dem Leben* ou *Die Mystik der Ehrfurcht vor dem Leben*.) Non pas, cependant, une mystique extatique, qui nous ouvrirait à une présence et connaissance de la transcendance (ou du surnaturel), mais une mystique agnostique, qui

cultive en nous le sens du mystère de l'existence et du phénomène de la vie. Et quoi qu'il en soit de notre destinée, même s'il n'y a pas d'autre destination finale que la mort, le néant, l'extinction du Soleil, l'obéissance à l'impératif de respecter la vie demeure le plus sage des choix, la plus sage des éthiques, la meilleure manière de remplir le temps de sa vie. Et puis il se trouve qu'aujourd'hui plus que jamais cette éthique (l'éthique même) est devenue une condition du salut pour tous, intelligible à tout le monde, sans théologie.

On ne s'est pas privé, en idéologie française, d'opposer la pensée écologique à une pensée humaniste. Comme si l'une devait repousser ou refouler l'autre. Comme si le souci pour « la nature » devait exclure le souci premier de l'homme pour l'homme. Comme si on ne pouvait pas – et comme si, face aux urgences de l'heure, on ne devait pas – s'engager simultanément et pour le respect, toujours, des droits de l'homme et de la dignité des hommes et pour le respect de la nature, c'est-à-dire des vivants et de leurs milieux et éléments de vie, dont l'humanité est devenue, c'est comme ça, c'est l'histoire, la gardienne responsable. Perdue sera-t-elle et jetée dans la géhenne si elle n'assume pas ses immenses responsabilités, si elle ne fait pas tout pour réaliser la justice sur terre.

Selon Schweitzer le champ de l'éthique du respect de la vie comprend « tout naturellement », dirons-nous, le respect de la personne humaine et le droit

N° d'édition : L.01EBNN000560.N001
Dépôt légal : mai 2019

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

ALBERT SCHWEITZER

RESPECT ET RESPONSABILITÉ POUR LA VIE

« Je suis vie qui veut vivre, entouré de vie qui veut vivre. » Précurseur de l'écologie, Albert Schweitzer a été le premier à utiliser la formule du « respect de la vie » pour fonder une éthique qu'il voulait élémentaire et universelle. Le respect de notre propre vie et de celle des autres sont deux choses absolument inséparables, telle est la prise de conscience qui devrait s'imposer de façon claire et immédiate à chacun d'entre nous.

Théodore Monod présentait son ami le Dr Albert Schweitzer, « tour à tour musicien, théologien, penseur et médecin », comme « l'un de ces hommes qui aujourd'hui empêchent quand même de désespérer tout à fait de l'humanité ».

Pour la première fois, les textes fondamentaux d'Albert Schweitzer sont réunis en un recueil qui dévoile sa pensée écologique visionnaire.

Albert Schweitzer (1875-1965) est un médecin, pasteur et théologien protestant et philosophe alsacien. Prix Nobel de la paix en 1952, il est considéré comme un précurseur de l'action humanitaire, de l'écologie, de l'antispécisme et du désarmement nucléaire.

